P. o. gall.
312

P.o. gall. 312

<366107119900018

Bayer. Staatsbibliothek

tous les rapports, est déjà dém
de mots :

Au surplus, ne faut-il pas q
du marchand de bonne foi, le
et de sortie des objets de co
suivies de près, et constatées
établir leurs droits, donner
tous, de manière à ce qu'ils n'

MOÏNA.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

MOÏNA,

OU

LA VILLAGEOISE

DU MONT CENIS;

PAR JOSEPH BUONAPARTE.

Seconde Édition.

Indépendant des événemens externes, le bonheur gît au sein des affections domestiques.

A PARIS,

Chez PÉLICIER, Libraire, première cour du Palais royal, n° 10.

1814.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

MOÏNA.

J'ÉTAIS parti de Paris peu de jours après la nouvelle du passage du pont de Lodi par l'armée française.

C'était encore au commencement de cette campagne, dont la renommée s'occupera longtemps. Impatient d'arriver en Italie, je comptais les instans perdus pour la gloire.

Déjà j'avais traversé les montagnes de Savoie ; le mont Cenis s'élevait majestueusement devant moi, lorsque je rencontrai un jeune militaire.

La journée, un peu chaude, se terminait par une soirée délicieuse. Il prenait haleine sous un châtaignier, d'où il semblait contempler en extase les beautés de ces lieux.

Il m'apprit que, blessé en Italie, il retournait au petit Bramans.

Il répondait laconiquement à mes

questions multipliées sur la situation d'une armée pour laquelle j'étais destiné ; mais le hasard me favorisa. Il était lié d'amitié avec un de mes frères qui lui avait souvent parlé de moi : ils avaient couru les mêmes dangers ; il me donna des détails précieux. Son cœur s'ouvrit ; il intéressa fortement le mien.

Le jeune homme aimait ; il ne chercha plus à me cacher la violence des émotions qui l'agitaient en s'approchant de son pays, du

pays de Moïna. « Vous la verrez,
« me dit-il : venez passer la nuit
« au village ; il n'est pas très-éloi-
« gné, ce rocher l'abrite du vent
« du sud ; il est en partie caché par
« ces châtaigniers que vous voyez
« à mi-côte, baignés par ces ri-
« goles d'eau qui coulent en si-
« lence sur la prairie qu'elles
« semblent baiser respectueuse-
« ment. Il y a peu d'instans elle
« tombait en bouillons écumeux
« de dessus les pitons saillans de
« ces montagnes. Hélas ! tous nos

« jours ne se ressemblent pas...
« Que j'étais loin alors de prévoir
« les orages qui troublent les au-
« tres saisons de la vie ! »

Il me parla avec tant de feu et d'abandon de ses premières affections, que je résolus d'en connaître l'objet. Mes compagnons de voyage étaient loin derrière moi : je leur laissai un guide, et pris avec le jeune homme le chemin du village.

Je ne pouvais me lasser d'admirer à chaque pas les formes ri-

chement variées sous lesquelles la nature se présente de tous les points de la route.

Des forêts de noirs sapins suspendus sur le revers des montagnes blanchies par les frimas; dans une couche moins élevée, des rocs, bizarrement taillés et bronzés par le hâle de la vétusté, circonscrivent des pelouses verdoyantes où les brebis paissent au sein de l'été, tandis qu'à peu de distance les glaçons pendent en stalactites, menacent

le chasseur hardi et le cerf timide.

Le village est situé sur un tertre qui se prolonge autour de la montagne. A droite, sont des pitons élancés dans les brouillards, dont le soleil découvre par intervalle le front argenté ; à gauche, des précipices que l'œil ose à peine sonder. Des roches de calcaires taillées à pic soutiennent les flancs de la montagne. Du milieu des crevasses sortent des tiges de coudriers, de chênes et de mélèzes habités par des hibous et des cor-

beaux : ils mêlent leurs croassemens lugubres au bruissement du torrent qui roule ses flots agités jusqu'à un moulin, où, devenu plus tranquille, il baigne le vallon avec lequel la montagne se confond insensiblement. Il ressemble alors à ces canaux immobiles dont la main de l'industrie a enrichi les plaines fertiles de la Lombardie.

C'est là, disait le jeune homme, c'est là que je connus le bonheur, tombeau où Moïna ne vécut que

pour moi! Combien de fois sur ce rocher je fus assis à ses côtés! Enfans, nous éprouvions déjà le besoin d'être ensemble. Moïna tournait le rocher, gagnait la hauteur ; elle était assise, et je m'efforçais encore à y parvenir en l'escaladant directement par ses flancs escarpés.

Je ne vous parlerai pas du bonheur de mes premières années, vous verrez Moïna..... Je vécus avec elle, je fus son frère, son compagnon; je ne vis qu'elle. C'est

de ce rocher que je la descendais. Ce jour est à jamais présent à ma mémoire. Elle était sur mes bras déjà vigoureux, son visage touchait mon visage ; mes mains, jointes, la pressaient toute entière contre mon cœur ; je chancelai sous un fardeau si cher, nous tombons embrassés sur un terrain inégal, nos cœurs palpitaient, nous étions tourmentés par la soif ardente d'un bonheur inconnu.

La nuit avait étoilé le firmament ; nous fûmes tirés de cet état

d'assoupissement par des cris partis d'un buisson qui borde le précipice. — Moïna est la première à apercevoir une jeune fille qui s'efforçait en vain de se retenir aux broussailles. Entraînée par son propre poids, elle était déjà dans le torrent ; elle ne pouvait ni résister à sa violence, ni regagner le bord. Nous arrivâmes avant elle à l'endroit où une partie des eaux contenues dans un lit plus étroit se jettent avec fracas dans le canal du moulin. Nous

nous armons de perches nouvellement préparées pour fortifier les bords du canal ; elles forment une espèce de radeau qui sauve la jeune Clore du danger plus imminent dont elle était menacée. L'oubliant déjà, elle tremblait à la seule idée de la réception d'une marâtre cruelle ; mais nous trouvâmes en chemin un troupeau du père de Moïna.

Elle répara la perte que la jeune Clore avait faite du laitage qu'elle portait au hameau, calma ainsi

toutes ses inquiétudes, l'embrassa tendrement. La jeune bergère nous quitta les larmes aux yeux, et nous laissa encore plus satisfaits.

Nous arrivâmes tard au village. Armond, frère de Moïna, était irrité contre elle. Des bergers jaloux nous avaient aperçus embrassés près du rocher ; ils avaient raconté ce qu'ils avaient vu à leurs femmes, qui n'avaient pas perdu un instant à le publier.

On ne se contenta pas de dire la vérité : « Si enfans ! » disaient,

avec une fausse pitié, des femmes qui aimaient à blâmer un âge qu'elles regrettaient.....

Il avait été décidé qu'on m'enverrait dans le village de R..... qui est à six milles derrière les montagnes que vous voyez devant vous. Mon père me donna l'ordre de partir ; je fus reçu chez son frère qui en était curé.

Je tentai en vain de me dérober à sa surveillance. C'est là que je languis six mois sans voir Moïna.... Sans cesse occupé d'elle, je ne

parlais que d'elle ; je ne pouvais concevoir l'étrange motif de notre séparation ; les exhortations du curé m'apprirent insensiblement ce que j'ignorais.

Un jour je parvins à voir Bramans ; le lendemain je reconnus la jeune Clore ; je courus à sa rencontre..... Elle avait vu Moïna dans le moulin où elle allait quelquefois. Elle était inconsolable ; elle voulait que je fusse toujours son frère. Elle lui avait donné un papier sur lequel je remar-

quai des lignes tracées en noir ; elle le lui avait surtout recommandé.

Je n'avais rien appris à l'école de mon oncle ; je fus fâché de mon ignorance lorsque la jeune Clore m'eut assuré que ces lignes avaient été tracées par Moïna. Je n'eus garde d'en demander l'explication ; mais en peu de jours je fus en état de lire : « Moïna ne peut « plus vivre sans Liandre. »

J'attendais en vain la jeune Clore. Déjà quinze jours s'étaient

écoulés; mon oncle ne me quittait plus. J'avais surmonté les difficultés des premiers élémens; j'étais en état de lire tout ce que Moïna aurait pu m'écrire, et je ne voyais plus ni Clore, ni lettres.

Déjà les arbres étaient sans feuillage; les sombres murmures des vents, long-temps prolongés dans les gorges de ces montagnes, avaient succédé au bruit des torrens dont la glace enchaînait la voix. Tout était changé dans la nature, et Moïna vivait plus puis-

sante que jamais dans mon cœur. Je me rappelais toutes les époques de ma vie ; elle les embellissait toutes. Bonheur, Moïna, je ne savais concevoir l'un sans l'autre.

Un jour mon oncle m'appelle et m'ordonne de me préparer à partir avec lui pour Bramans. Mon cœur tressaillit à cette nouvelle inespérée. Je vais donc voir Moïna, m'écriai-je dans l'ivresse de la joie !

Arrivé au sommet de ces montagnes, j'admirai en frémissant les

dégâts de l'hiver. Je ne vis plus les chênes antiques qui couvraient les pointes les plus élevées. Les torrens, grossis par la fonte des neiges, les avaient entraînés au bas du vallon ; une chaussée immense réunissait les deux bords éloignés. Le moulin avait disparu sous les rochers, les terres, les arbres entassés ; il me parut au centre de cette avalanche extraordinaire.

Le torrent s'échappait avec peine de dessous cette masse énorme, à peu de distance du

moulin, que je vis avec regret enseveli, et où je n'espérais plus revoir Moïna.

Arrivé au village, on ne fut plus maître de moi. Je la demandai à grands cris; on ne me répondait que par des soupirs. « Jeune homme, me dit le père, « sommes-nous assez malheureux! « il y a huit jours que Moïna « n'existe plus pour nous. » — « Barbare! il y a six mois que je « meurs loin d'elle. »

Depuis huit jours toutes les

recherches avaient été vaines ; Moïna avait disparu. « Parens in-
« dignes de Moïna , m'écriai-je
« avec l'accent de la douleur et le
« ton de l'empire, où est Moïna?
« Ah ! ne suis-je donc ici que
« parce qu'elle a été exilée loin
« de ce village ? »

Nos parens, consternés, m'en-touraient ; ils s'efforçaient à me calmer ; ils cherchaient des forces pour me donner des consolations dont ils avaient besoin eux-mêmes.

Dès que je me fus assuré que

Moïna n'était plus dans le village, je le quittai. J'errai dans les environs. Ce n'était plus cet enfant timide et docile ; on voulut en vain me retenir ; je m'éloignai, j'arrivai à ce même rocher, je le baisai avec transport ; je lui demandai Moïna. Il était nuit, et j'errais encore dans la campagne. Je cherchais une consolation, je ne voyais que des délateurs, des ennemis dans ce tranquille village, berceau de mon enfance. Je m'acheminai vers le hameau de

Clore ; un rayon d'espoir me restait, et je redoutais le moment que je désirais. Je marchais à grands pas. Déjà j'avais atteint les bergers les plus paresseux, lorsque j'aperçois une jeune fille qui venait de se lever d'auprès d'une fontaine, et qui courait à moi avec l'agitation du plus vif intérêt. Je reconnus la jeune Clore. Nous nous demandâmes en même-temps des nouvelles de Moïna..... Le désespoir rentra avec amertume dans mon cœur ulcéré. Elle

voulut m'entraîner dans la maison de son père ; je résistai à ses instances. Elle me prodigua toutes les consolations de la plus tendre amitié ; mais elle m'avoua que le lendemain du jour de l'avalanche, en revoyant abîmés dans un chaos épouvantable des lieux fréquentés par Moïna, elle n'avait pu se défendre du plus funeste pressentiment ; qu'un frémissement involontaire s'était emparé de tous ses membres..... Elle n'acheva pas. Je partis aussitôt, un instinct in-

surmontable me ramena sur mes pas. La lune venait de se lever; son flambeau pâle répandait sur la campagne couverte de neige une lueur faible et incertaine: mes yeux ne distinguaient rien.....

Je ne doutai plus que Moïna n'eût cessé de vivre, et que son corps céleste ne fût enseveli sous ces décombres entassés. Je m'armai d'un bois pointu, le désespoir me donnait une adresse et une force inconnue. Je croyais découvrir à tout moment le corps de

Moïna étendu sous ces glaçons ; à chaque instant le fantôme de la terreur poussait mes pas et mes mains sur des monceaux de neige, devenus à mes yeux le cadavre glacé de mon amante.

Sans m'apercevoir de tant de mouvemens convulsifs, je me trouvai au niveau du torrent, dans cet endroit précis où les eaux encaissées se précipitent dans le canal qui les conduit à l'auge du moulin. C'était le même endroit d'où, six mois auparavant, nous avions

retiré Clore. Désespérant de mes efforts, mes yeux sondèrent sans épouvante l'abîme où devaient s'ensevelir tant de maux. Je n'étais pas assez maître de moi pour me rappeler aujourd'hui si un sentiment plus réfléchi avait éclairé ma détermination. Je n'ai qu'un souvenir confus du moment où, emporté par le courant, arrêté par les obstacles qui obstruaient le passage, je le vainquis..... et me trouvai jeté sur un gravier couvert de glaçons, presque sans connais-

sance : mes membres meurtris se refusant à aucun mouvement, je ne sentais rien, je ne discernais rien, j'étais dans le séjour de la mort et de l'éternelle nuit..... Une rumeur sourde me tira de l'état d'apathie où j'étais tombé, je me levai en frémissant. Une ombre sembla s'allonger devant moi, mon sang se glaça de nouveau dans mon sein agité.... Mais, ô Dieu! ô félicité suprême! c'était Moïna. Moïna pleine de vie me réchauffe de son haleine, me presse sur son

cœur palpitant, m'inonde de ses larmes brûlantes. Palais des rois, olympe radieux, qu'êtes-vous auprès de ce tombeau ! Elle m'appelle d'une voix étouffée. Placés au bord de l'eau, une faible lumière réfléchissait sur nous ; il me fut permis de distinguer cette Moïna tant pleurée. Nous étions dans le rez-de-chaussée du moulin, nous montâmes dans la grande pièce où étaient les meules devenues inactives. Un rayon de lumière la traversait comme une épée flam-

boyante, dont l'éclat nous faisait juger de l'obscurité de notre demeure.

« Seul avec toi, je suis avec l'u-
« nivers. » Moïna était assise, je me précipitai dans ses bras. « O le
« compagnon, l'ami, le frère de
« mon enfance! presse-moi contre
« ton cœur. Nous sommes loin
« des hommes, mais quel est ce
« besoin qui m'agite? Aimée par
« toi, seule avec toi, mon cœur
« palpite sous ta main. »

Je regardais Moïna avec trans-

port ; je puisais le délire dans ses yeux attendris, mouillés des larmes précieuses du sentiment. Loin des hommes ; nous n'en avions pas les préjugés ; nous ne connaissions pas les bienséances, nous ignorions ce qu'était la honte : la honte, fille du crime, était restée avec lui sur la terre. *L'intimité*, ce besoin ardent d'identifier son existence avec celle de l'objet qu'on adore.....

Oh ! il ne connaît pas le bonheur, celui qui n'a pas été dans la tombe de Moïna.... Hommes in-

justes, qui dites, « Il n'y a pas de « bonheur sur la terre, » vous n'avez donc jamais aimé ?.... Au comble de la misère, au sein du désespoir, si votre cœur est celui d'un homme, si vous pouvez le confondre avec celui d'une amante adorée, eh ! que peuvent contre vous les élémens conjurés, les hommes corrompus !... Peuvent-ils, sans vous détruire, vous arracher des sentimens qui seuls suffisent pour diviniser notre existence ?

Le rayon bienfaiteur fut bientôt suivi d'une obscurité profonde. Je le vis reparaître long-temps après, sans avoir éprouvé d'autre besoin que celui d'être auprès de Moïna. Combien s'écoula rapidement cette nuit de bonheur ! La nature guida notre inexpérience. Le Délire, ce dieu qui, à peine atteint, s'envole et revient sur les ailes du Désir, nous transporta un instant au ciel, et nous remit entre les bras de l'Amour..... de l'Amour constant, dont il est le compagnon volage.

Enfin le moment arriva où nous jetâmes les yeux sur la demeure que nous avait donnée l'aveugle Destin : nous commencions déjà à mieux discerner les objets.

Moïna m'avait raconté comment elle avait été surprise par l'avalanche, dans ce lieu écarté où elle se retirait quelquefois pour m'écrire. Peu d'instans auparavant la meunière était sortie pour aller dans le jardin qui tient à la maison. Comme personne n'en avait eu de nouvelles depuis six jours,

nous fûmes convaincus qu'elle avait été ensevelie sous les glaçons.

Moïna s'était long-temps attendrie sur le sort de cette pauvre femme qui était veuve, et dont les enfans servaient dans l'armée du roi de Sardaigne, alors ligué contre la république française.

Moina avait trouvé assez de provisions pour prolonger sa triste existence pendant les huit premiers jours ; je m'empressai de visiter ce qui restait. Le moulin était abondamment pourvu des

choses les plus nécessaires à la vie. Nous n'avions point de feu : mais, vous l'avouerai-je ? je n'avais aucune inquiétude sur l'avenir ; je vivais du moment présent, mon imagination s'arrêtait à combiner, à diversifier les plaisirs que me donnait Moïna.

Un jour cependant je descendis au rez-de-chaussée ; je voulus m'assurer s'il était possible de sortir de cette prison par le canal. Tous mes efforts furent vains. Le courant impétueux me repoussait

avec violence ; il avait entraîné avec lui des graviers amoncelés, qui rendaient le passage impraticable. Mon bonheur fut alors troublé par l'idée de voir bientôt Moïna privée du nécessaire : souvent je lui dérobais des larmes qui n'étaient pas celles du sentiment. En vain je voulais lui cacher mon ame, elle la portait toute entière dans son cœur. « Eh « quoi ! me disait-elle avec l'ac- » cent touchant de l'innocence, « tu es avec Moïna, et tu crains

« la douleur? Tu es innocent, tu
« es loin des hommes, et tu crains
« le malheur? Celui qui boule-
« verse les montagnes ne brise
« pas le cœur du juste. Il t'a fait
« trouver Moïna dans la tombe,
« la vie au sein de la mort. Nous
« avons ici des provisions pour
« prolonger encore long-temps
« notre existence : nous sommes
« sûrs de vivre ici seuls, et, dans
« tous les événemens, de mourir
« ensemble. Le jour du malheur
« fut celui où, ensevelie sans toi,

« je me disais : Il reste seul sur
« la terre. Sans courage ou sans
« estime pour moi, tu as égale-
« lement tort. Crains-tu pour
« moi ? Connais celle qui t'aime ;
« son courage est dans ta cons-
« tance et dans ton amour : elle
« sait que le méchant seul doit
« craindre. Un jour sans doute
« nous reverrons nos collines et
« nos troupeaux ; un jour nous
« presserons encore dans nos bras
« des parens jusqu'ici aveuglés
« par leurs préjugés ; un jour ils

« rougiront..... Mais non, ils ne
« rougiront pas, ils nous épar-
« gneront ce nouveau chagrin;
« ils oublieront leurs torts, ils
« nous appelleront leurs enfans;
« ils verseront des larmes d'atten-
« drissement sur notre bonheur,
« après en avoir versé de bien
« amères sur notre mort. Cette
« idée, la seule qui puisse nous
« être importune, est contre-ba-
« lancée par l'espoir de la joie que
« nous devons leur donner un
« jour. » Elle accompagnait ses

discours consolans par les caresses les plus touchantes : l'estime de mon amante, en redoublant les feux de l'amour, faisait naître dans mon cœur le désir d'être digne d'elle. Je sentais mon courage renaître.

Il y avait déjà deux mois que nous étions dans cette situation : cependant notre santé était florissante.

Le rayon ne paraissait plus ; nous ne jugions du jour et de la nuit que par le plus ou moins de

froid dont nous étions atteints. Une fois je fus assez heureux pour trouver, sur une pierre saillante, du soufre que j'allumai. A cette première lueur, Moïna apercoit une lampe qui déjà éclaire, dans sa main, ses traits si chéris de son amant. Que ce moment fut délicieux! combien je m'applaudis de cet heureux hasard! combien j'en sentis le prix dans les regards passionnés de Moïna! Semblable à ces plantes précieuses qui conservent l'incarnat de leurs couleurs

étrangères dans les serres où les renferma le jardinier soigneux, Moïna me parut plus belle, plus brillante que jamais. Ses charmes s'étaient parés d'un nouvel éclat, son teint s'était plus éclairci, ses joues délicates avaient acquis un embonpoint, un poli, un incarnat nouveau : l'amour et l'innocence semblaient en avoir broyé les couleurs. Ses yeux grands, bleus, bien fendus, étaient élégamment recouverts par des paupières délicates, qui, en s'ouvrant, formaient des

plis légers, d'où le désir, parti comme un éclair, fermentait déjà dans mon cœur.

La sérénité de l'innocence, le trouble de la passion y régnaient ensemble, s'y succédaient tour à tour. Mon imagination se reposait : où aurait-elle trouvé plus de fraîcheur et de richesse ?

Je sentais trop le prix de la découverte que je venais de faire pour ne pas chercher les moyens d'en prolonger la jouissance. Je craignais à chaque instant que la

lumière ne s'éteignît et ne nous replongeât dans le chaos d'où nous venions de sortir ; mais Moïna, connaissant mieux que moi l'intérieur de cette maison, avait trouvé dans la pièce supérieure tout ce qui était nécessaire pour l'alimenter. Déjà ses mains délicates réunissaient en cordons les fils multipliés qu'elle venait de tirer d'une toile légère. Dès que nous fûmes assurés de la conservation de la lumière, nous pensâmes à en jouir. Nous visitâmes

avec attention tous les recoins de notre habitation ; nous vîmes le foyer sans oser y allumer du feu, ignorant si la fumée aurait eu un libre passage.

Cependant depuis quelques jours l'humidité commençait à pénétrer par le toit et les fenêtres, dont deux s'étaient trouvées ouvertes au moment de l'éboulement, et étaient masquées par des troncs d'arbres et des bois entassés en désordre. Ils étaient comme des canaux qui portaient l'humidité extérieure dans l'appartement. Je

remarquais des tiges de châtaigniers, dont l'œil déjà plein annonçait l'arrivée prochaine du printemps. Je communiquai à Moïna mes réflexions, et nous ne doutâmes plus que le dégel, survenu dans la masse qui avait enseveli notre habitation, ne fût la véritable cause de l'humidité inaccoutumée que nous ressentions. Je pensais qu'il était possible que le développement de quelques plantes printanières eût intercepté le passage au rayon.

Nous fouillâmes, avec un sen-

timent de douleur et de répugnance, dans une caisse qui contenait ce que la pauvre meunière avait de plus précieux.

Nous y trouvâmes quelques linges de femme, des langes, des lettres des enfans de la meunière qui se trouvaient à l'armée du roi de Sardaigne, une Imitation de Jésus-Christ et un exemplaire de la Jérusalem délivrée du Tasse; car vous savez que ce livre, qui fait l'admiration des plus grands connaisseurs, fait aussi l'amuse-

ment des plus simples villageoises : il est ici des bergers qui en savent par cœur des chants entiers. Nous n'avions jamais lu aucun livre ; celui-ci s'ouvrit dans les mains de Moïna à l'endroit où il avait été lu le plus souvent ; c'était au septième livre, commençant par ces vers, qui sont dans la bouche de toutes les Italiennes :

Intanto Erminia infra l'ombrose piante
D' antica selva, dal cavallo è scorta
Ne più governa il fren la man tremante
E mezza quasi par trà viva e morta, etc.

Moïna, plus exercée que moi, fut bientôt en état de lire ce beau morceau où le poëte de la nature décrit avec tant de vérité et de sentiment les habitudes innocentes de la vie pastorale, où toutes les affections douces s'épanouissent dans le sein du calme et de la paix domestique, loin de l'ambition des cours et des passions des hommes entassés dans les cités populeuses. L'ame aimante de Moïna était vivement émue par le récit du sort d'Herminie ; en pensant

aux peines de cette héroïne, elle semblait oublier les siennes.

Je pris insensiblement du goût pour cet exercice nouveau, je vainquis les premières difficultés; nous nous aidions de nos lumières mutuelles; nous trouvions, par exemple, très-naturel l'épisode d'Olindo et Soffronia, qui préféraient au malheur de se survivre la mort et l'ignominie du supplice.

Les progrès sensibles des végétaux qui nous entouraient, et la

température plus modérée de l'atmosphère, me firent juger que le printemps était avancé. Je résolus de tenter de sortir de cette demeure et de profiter d'un moment où nous étions entourés de tous les moyens d'existence qui pourraient nous manquer un jour. Je tournai mes efforts du côté d'une des fenêtres obstruées par les bois. Je m'armai de la cognée, et je travaillai avec tant d'ardeur, que dans huit jours je parvins à m'ouvrir un passage jusqu'au toit et à le débar-

rasser de l'eau et des feuilles sèches.

Moïna ne se contentait pas de me suivre de l'œil, de s'occuper, la plus grande partie du temps, à travailler des vêtemens que son industrieuse activité savait perfectionner. Elle voulut encore partager les tentatives que je faisais au-dehors pour notre délivrance.

Un jour, qu'assis sur le toit, nous reposions un instant pour prendre haleine, mon oreille fut frappée du chant d'un oiseau; mes yeux ne pouvaient rien distinguer;

mais tandis que je faisais remarquer à Moïna cet événement nouveau, nos visages furent frappés par des branches qui venaient d'être agitées. J'en cherchai la cause, lorsque le chant répété de l'oiseau qui venait de passer près de nous me l'indiqua. Je me levai et les tirai avec force ; elles se détachèrent et tombèrent sur nous. Moïna fit un cri ; je tremblai pour elle ; c'était un cri de joie..... elle venait de découvrir le rayon que nous avions perdu depuis si

long-temps ; je redoublai d'efforts, et bientôt le soleil pénétra jusqu'à nous ; il nous fut alors permis de distinguer la charpente sous laquelle nous nous trouvions.

Au moment de l'avalanche, des chaînes de pins, des châtaigniers croisés s'étaient trouvés arc-boutés les uns contre les autres, et formaient au-dessus du moulin un cintre capable de soutenir le poids le plus énorme.

Depuis quelques jours la santé de Moïna semblait chancelante ;

j'ignorais alors que les plus grandes jouissances que la nature nous prépare sont annoncées par des incommodités et précédées par la douleur.

Je travaillai avec obstination à débarrasser la cheminée obstruée, et dès que je vis la circulation de l'air rétablie entre son sommet et la ligne que traçait le rayon, je ne doutai plus de la possibilité de me servir du feu. Je descendis avec joie dans la première pièce; je brisai les planches sèches qui

entouraient les meules, je ramassai les charbons ensevelis sous les cendres. Je parvins à allumer du feu.

Nous eûmes des alimens plus sains. Les viandes, séchées et parfumées selon l'usage des bergers de ces montagnes, s'étaient parfaitement conservées ; l'eau les délivrait du sel dont elles étaient imprégnées, et le feu leur redonnait une saveur agréable. Cependant ce nouveau régime n'améliorait pas la santé de la tendre Moïna ; la plainte ne sortait jamais de sa

bouche, mais je lisais dans ses yeux, qui ne surent jamais feindre, le malaise dont elle voulait en vain me dérober la connaissance.

Il y avait déjà plusieurs mois que cet état durait sans empirer. Moïna, qui d'abord m'avait semblé maigrir, avait pris un embonpoint étonnant.

« Oh! mon bon ami, me dit-elle
« un jourqu'elle lut sur mon visage
« le chagrin que sa situation me
« causait, pourquoi le souci ride-
« t-il ton front? L'état dans lequel

« je me trouve, quoiqu'extraor-
« dinaire, est sans doute naturel,
« puisque je ne sens aucune dou-
« leur aiguë. La violence extrême
« du mal semble indiquer la des-
« truction, mais lorsqu'il est long-
« temps prolongé modérément,
« sans doute il prépare des jouis-
« sances plus grandes. Oh! mon
« bien-aimé, nous ne sommes pas
« destinés à rester toujours seuls:
« si Moïna était malade, une autre
« Moïna, qui doit naître de moi,
« t'aidera à supporter ton mal. Je

« n'en puis plus douter, bientôt
« je serai mère : je sens l'enfant
« de mon bien-aimé, il est dans
« mon sein. Tu te rappelles ces
« momens de délire où, brûlans
« d'amour et de désirs, tu voulais
« être moi, je voulais être toi!
« Eh bien! celui qui écoute les
« vœux de l'homme bon a exaucé
« nos vœux. L'enfant qui va naître
« de nous va augmenter nos affec-
« tions, et, s'il est possible, leur
« donner un nouveau degré d'in-
« térêt. Soyons sans inquiétude;

« celui qui fit nos cœurs l'un pour
« l'autre ne permettra pas qu'ils
« soient séparés.

« Depuis quelque temps notre
« demeure est devenue plus habi-
« table, espérons des secours pro-
« gressifs, et jugeons-en par ceux
« que nous venons d'obtenir : l'air
« libre, la lumière, le feu nous
« sont rendus. »

A tout instant nous raisonnions sur les moyens de rendre son état moins alarmant. J'envisageais le moment de sa délivrance avec un

sentiment de joie et de trouble secret ; mais nous étions loin de prévoir les douleurs, les angoisses et les embarras qui devaient l'accompagner. Toutefois ce moment arriva, et quel que fut le trouble de Moïna et le mien, elle accoucha beaucoup plus heureusement que la plupart des femmes dont j'ai depuis entendu parler.

La douleur violente ne précéda que de peu d'instans la naissance de ma fille.

Je la reçus dans mes bras. Les cris annoncèrent son entrée dans

la vie; j'ignorais les moyens de les apaiser; mais à mesure que sa mère recueillait ses forces, elle trouva une assistance et des secours que la tendresse maternelle peut seule exclusivement dérober à la longue expérience.

Déjà la petite Zénaïde avait puisé dans les sources maternelles de la vie une nourriture saine et abondante, et nous, nous avions trouvé toutes les ressources devenues dans le monde la science des sages-femmes.

Pourquoi la nature, aidée par la tendresse d'un père et d'une mère, ne serait elle pas aussi ingénieuse à délivrer l'enfant des premières entraves, à indiquer les sources où il doit puiser la prolongation de l'existence, qu'elle est habile à la préparer dans le sein maternel par des moyens que nous ignorons ?

J'éprouvai alors la vérité des discours que me tenait Moïna quelques mois auparavant. Loin de diminuer, mon amour pour

elle avait acquis un nouveau degré de chaleur dont je ne l'aurais pas cru susceptible.

Au milieu des souffrances les plus aiguës, elle semblait n'avoir d'ame que pour la tendresse : la douleur prenait sur son visage céleste l'empreinte de la douceur et de la bonté. Les soins les plus assidus, les plus fatigans, semblaient avoir pour elle l'attrait que les plaisirs variés ont pour le commun des femmes.

La sphère de nos affections et

de nos plaisirs s'était agrandie, mais avec elle, celle de nos besoins et de nos craintes.

Nos ames n'étaient plus maîtrisées par un sentiment unique, impérieux. Notre enfant ne nous rendait pas plus cher l'un à l'autre, mais il nous attachait davantage à la vie.

Nous sentions cependant de plus en plus le danger de notre position. Contens du moment présent, nous redoutions l'avenir. Les provisions qui nous restaient devaient

enfin avoir un terme ; eh ! comment soutenir l'idée de voir périr d'inanition et Zénaïde et Moïna !

Un jour, l'ame brisée par cette crainte, et ne sachant plus comment la dissiper, je me résolus à mettre le feu aux bois les plus élevés au-dessus de la maison, animé par le fol espoir de voir les flammes dévorantes détruire les masses énormes qui nous tenaient prisonniers, et respecter notre asile.

Moïna arriva à temps pour me

détourner d'un projet aussi insensé. Notre Zénaïde était dans ses bras. Cet enfant, déjà le portrait de sa mère, semblait puiser dans ses yeux l'expression qu'elle savait si bien donner à sa tendrese. Ses mains enfantines s'agitaient en mesure et s'accordaient avec les mouvemens de ses lèvres délicates, où déjà s'épanouissait le sourire de la candeur.

Je frémis de mon projet. Moïna me fit remarquer que nous avions encore des provisions pour

quelques mois, qu'une saison nouvelle pouvait nous donner des fruits inattendus, que déjà le toit de notre habitation était parsemé de châtaignes nouvellement tombées.

Ce fut peu de jours après cette conversation que, l'oreille frappée par les cris de quelques oiseaux cachés dans les branchages, je tirai un fusil sans ajuster à point fixe. J'en tuai un : il tomba sur le toit. Je crus entendre les éclats du tonnerre..... Je ne con-

naissais pas encore le canon. Peu après je distinguai une rumeur éloignée qui, s'approchant insensiblement, me parut occasionnée par des instrumens tranchans dirigés sur la masse de l'éboulement.

Je ne savais à quoi attribuer un événement si heureux et si nouveau. Je communiquai mon étonnement et mes espérances à Moïna.... Bientôt je ne doutai plus que quelques villageois se trouvant près de la chaussée n'eussent entendu le coup de fusil que je ve-

nais de tirer, et qu'ils n'eussent prévenu mes parens et tout le village : ce doute me sembla bientôt une vérité infaillible. Je serrais ma femme dans mes bras, je baisais ma fille, j'allais les présenter l'une et l'autre à des parens désolés et chéris. Je regrettais de ne pouvoir encourager l'activité de leurs travaux : ma voix n'eût pu se faire entendre. Avec combien de facilité l'ame s'ouvre à l'espoir..! Mais j'ai besoin de prêter l'oreille pour entendre le bruit des travail-

leurs. Les coups ne se succèdent plus qu'avec lenteur, j'écoute, et je n'entends plus rien.

Bientôt une chaleur étouffante se manifeste autour de nous ; la fumée qui pénètre partout ne nous en laisse plus ignorer la cause. La flamme dévorante brille à nos yeux : partie du bas de la chaussée, elle s'élève en tourbillons de lumière. Nous passons en un instant de l'espoir le plus flatteur à l'anxiété la plus douloureuse. Zénaïde, Moïna, notre demeure,

tous, nous allons devenir la proie des flammes ; mais à mesure qu'elles s'avancent, alimentées par des masses énormes de bois secs et entassés, irritées par un vent de sud-est qui les pousse avec furie du côté du moulin, elles découvrent le cours du torrent, que nous apercevons enfin au milieu des cendres et des ruines.

Nous nous étions réfugiés dans le rez-de-chaussée du moulin, dans l'endroit où fut la roue, au milieu de l'eau qui me montait à

mi-jambe. Assis sur le gravier, ayant ma femme sur moi et ma fille sur elle, les tenant toutes deux étroitement embrassées, j'attendais le résultat de ce nouveau bouleversement. Était-ce la vie, la mort, la liberté, l'esclavage, qui nous étaient réservés ? Je ne perdis pas un instant le sang-froid nécessaire à la conservation de ma triple existence. Garantis par les murs du moulin, de la furie des premières flammes, je m'aperçus que le vent, s'engageant avec fureur dans cette

gorge, dirigeait l'incendie sur les décombres amoncelés à droite et à gauche, et laissait libre le lit du torrent. Les solives et les bois entassés au-dessus du toit étaient déjà en feu et menaçaient de nous écraser. Je ne balançai pas; je pris Moïna sur un bras, j'allais porter Zénaïde sur l'autre; mais Moïna ne voulut pas l'abandonner, la tenant fortement attachée à son sein: je voulus en vain lui arracher Zénaïde. Ce combat manqua nous perdre: je vis que l'amour mater-

nel ne se fie qu'à lui-même. Déjà le toit était en feu. Portant avec moi tout ce qui m'attachait à la vie, ayant à la main le fusil déchargé avec lequel j'éloignais les brandons allumés qui se trouvaient sur mon passage, je descendis le torrent d'un pas rapide et assuré. Les ondes, tantôt bouillantes, tantôt froides, me donnaient à mi-corps. Arrivé à l'endroit où le torrent se détourne vers la plaine, où l'incendie n'avait pas eu lieu, je me crus en

sûreté ; j'avais échappé aux élémens conjurés, qu'avais-je de plus à craindre ?.... Malheureux....! je ne connaissais pas encore les hommes. Une plaine verdoyante émaillée de fleurs était couverte de cadavres, de mourans, de blessés, de débris d'armes, de casques, de vêtemens, de chevaux s'emportant dans la campagne et foulant aux pieds tout ce qui se rencontre sur leur passage ; des rigoles de sang communiquant d'un monceau de morts à l'autre, des sol-

dats animés d'une joie brutale, dépouillant impitoyablement les vaincus, massacrant les bestiaux dispersés, ne jouissant plus que de la destruction....

Moïna tomba évanouie dans ce camp d'horreur. Moi-même, je l'avoue, je n'eus pas l'héroïque atrocité d'être insensible à un si horrible spectacle.....

.....

.....

Je fus saisi, désarmé, garotté: ma bouche ne cessa de répéter les

noms sacrés de Moïna et de Zénaïde.

On m'éloigna d'elles; harassé de fatigue, les jambes meurtries, brûlées, ensanglantées, je tombai en défaillance. Je me réveillai, enfin, j'appelai Moïna, je tendis les bras pour recevoir d'elle Zénaïde. Mais où suis-je? Je suis entouré d'étrangers dont j'ignore le langage. Des gens durs, dont l'ame endurcie à la pitié comme le corps l'est à la fatigue, ne s'émeuvent ni des cris, ni des sanglots. Les

hurlemens affreux de la douleur acérée, des flambeaux pâles et multipliés, un tumulte continuel, des ricaneries brutales, l'indifférence la plus stupide, le sang, la confusion, une atmosphère infecte, les clameurs d'une multitude d'hommes couverts d'un tablier ensanglanté, armés d'instrumens tranchans, entourés de victimes expirant au milieu des tourmens les plus horribles, ou achetant par les souffrances les plus cruelles la prolongation de leur existence.....

tel fut le lieu où je repris connaissance. Ce fut parmi les angoisses de la douleur que j'osai demander Moïna. Le lit sur lequel je me trouvais était partagé par un malheureux à qui, à mon réveil, j'avais demandé Zénaïde... Ce malheureux venait de cesser d'être, il ne rougissait plus d'être homme.

O hommes insensés et perfides, vous ne connaissez pas la guerre, si vous osez en promulguer l'horrible doctrine!

Depuis que j'avais quitté l'heu-

reux tombeau de Moïna, quel spectacle inconcevable avait frappé mes yeux, altéré mes sens, annihilé mon être !

O hommes ambitieux et froidement atroces, qui portez les hommes à s'entr'égorger, qui appelez l'inconcevable boucherie dont je viens de ne vous tracer qu'un faible aperçu, le champ d'honneur, le champ de gloire, voilà ce que c'est qu'un champ de bataille, ce qu'est un hôpital militaire !

Je trouvai dans l'hospice de santé de Grenoble, où j'avais été conduit, des soins qui me rétablirent bientôt. Il y avait deux mois que j'étais convalescent, déjà je commençais à apprendre la langue de mes compagnons : insensiblement je me délivrai de la prévention trop défavorable que j'avais conçue contre eux. Je commençais à apprécier leurs mœurs et leurs principes ; je me convainquis que l'homme en état de guerre est partout le même, expo-

sé à tout instant à toutes les privations, à la douleur et à la mort: comment aurait-il pour autrui une pitié qu'il se refuse à lui-même ?

Un jour, revenant d'une promenade que l'on permet quelquefois aux convalescens, je reçus une lettre de Moïna : elle téait datée de Bramans, du 3 mai 1793.

Elle m'annonçait qu'après avoir été long-temps inquiète sur mon sort, elle avait enfin reçu la dixième de mes lettres ; que son ame s'était rouverte à la joie.

Elle me pressait vivement d'embrasser tous les moyens qui pouvaient hâter mon retour. Elle m'assurait que, malgré les désastres de la guerre, je retrouverais le bonheur à Bramans. Elle me racontait comment le jour de notre séparation, livrée à la garde de quelques villageois, elle avait été transportée à ce village. Tirée de l'état d'évanouissement dans lequel elle était plongée, elle eut à supporter une nouvelle crise encore plus violente à la vue

de ses parens empressés, et de la jeune Clore, qui ne l'avait plus quittée. Vous devez sentir à quelles épreuves elle fut mise à son retour sous le toit paternel, près de sa fille et de son père qu'elle voyait dans l'ivresse du bonheur. Mais j'étais loin d'elle, toutes les autres affections de la nature se réunissaient en vain. Cet état d'angoisse venait enfin de cesser, et pour rétablir la tranquillité dans son cœur, elle exigeait mon retour.

Moïna ne parlait ni de sa santé,

ni de celle de Zénaïde ; je ne pus me cacher qu'elle ne dût être sensiblement altérée, puisqu'au lieu de voler où était son ami, elle se contentait de lui écrire.

Tourmenté par la crainte et l'espoir, je sollicitai mon retour dans mes foyers : toutes mes instances furent vaines. A chaque instant j'étais plus étonné de la froideur avec laquelle on recevait mes demandes pour un objet qui me semblait devoir intéresser essentiellement tout homme qui

avait été époux et père: pour toute réponse l'on me donna un matin l'ordre de partir pour Grasse.

J'étais entré dans un bataillon qui resta près d'un an en garnison à Nice. Je me trouvai compris dans le nombre des jeunes gens que la loi de la réquisition éloignait de leurs foyers et obligeait à la défense des frontières alors attaquées par les ennemis de la république française, dont notre pays venait d'être déclaré partie intégrante.

La société de beaucoup de jeunes gens qui regrettaient comme moi le séjour de leur pays natal, l'exaltation effervescente de notre âge, la vérité des principes et la justice de la cause que j'étais appelé à défendre; cet esprit d'abnégation de soi-même, qui était alors le mobile des grandes actions des militaires français, cet enthousiasme sublime qui rendit chacun d'eux tour à tour soldat, orateur, magistrat, et même général, et presque toujours avec

succès ; les lettres fréquentes que je recevais de Moïna, et même les exhortations courageuses à remplir ma tâche de citoyen ; un goût décidé pour les beaux-arts, la lecture et le théâtre..... il ne fallut rien moins que la réunion de tant de motifs pour me rendre la vie supportable loin de Moïna et de Zénaïde.

L'année suivante, le bataillon dans lequel je servais se trouva compris dans le corps d'armée destiné à l'expédition d'Oneille,

de Saurgio, du Cairo, ce prélude de la campagne mémorable, qui rendra peut-être l'Italie à son ancienne indépendance.

A l'ouverture de cette campagne, je me suis trouvé dans la redoute de Montenesino : moi aussi je prêtai entre les mains du brave Rampon le serment de la défendre jusqu'à la mort.

A Millesimo, à Mondovi, à Saint-Michel, au passage du Pô, j'avais admiré le courage de mes braves compagnons et l'infatigable

activité de notre jeune général ; mais, au pont de Lodi, je conçus l'effet moral, terrible, que doit produire le génie audacieux d'un chef d'autant plus sûr de vaincre, que la victoire paraît moins possible au commun des hommes.

Blessé à la moitié du pont, je voulus avoir la gloire de le traverser avec l'armée triomphante. Mais arrivé aux batteries abandonnées par l'ennemi, affaibli par la perte de mon sang, je ne pus suivre nos troupes victorieuses.

Contraint de rester en arrière, je fus conduit à Milan, où je reçus ma nomination de capitaine, et quelque temps après la permission de me retirer dans le sein de ma famille, avec la promesse du commandement d'une place dans la Lombardie, si je voulais continuer la campagne. Ma blessure, moins dangereuse qu'elle n'avait d'abord semblé, me laissa bientôt en état de voyager. Beaucoup d'anciens militaires désiraient la place que l'on me proposait; d'autres en aussi

gand nombre se trouvaient réformés par l'amalgame de plusieurs corps. La plupart de ces officiers quittaient l'armée avec regret ; il n'en était pas ainsi de moi. J'avais fait à la chose publique le pénible sacrifice de toutes mes affections en m'éloignant de Moïna ; mais du moment où je pus avec honneur retourner à elle, je ne balançai pas. Je quittai sans regret une ville populeuse, des assemblées bruyantes. Les yeux tournés vers le mont Cenis, je ne vis plus

que Moïna et Zénaïde ; je partis. Oh! combien de fois j'ai désiré d'être assis au bord de ce torrent, de presser cette terre natale dont la prédilection sacrée ne se détruit jamais.... ! Et toi, ô Moïna, Moïna! mes faibles yeux n'osèrent t'envisager fixement ; j'eusse tremblé pour mon cœur trop faible : le besoin d'être auprès de toi eût pu me conseiller une lâcheté, et une lâcheté m'eût à jamais rendu indigne de toi. O Moïna, Moïna! la compagne, l'amie de mon en-

fance, je t'ai en vain cherchée dans les pays policés que j'ai parcourus. La nature leur donna la richesse et la fertilité, la civilisation, les arts et les commodités de la vie; tu fus donnée à cet agreste canton, et tu y répares les torts de la nature..... Cependant nous touchions au village. « C'est elle! « s'écrie le jeune homme transporté, c'est elle! vous ne con- « naissez pas Moïna! »

Les jeunes époux se reconnurent les premiers; enlacés dans

les bras l'un de l'autre, ils donnèrent le temps aux voisins de se presser en cercle autour d'eux. Tous les villageois se trouvèrent rassemblés par le plus vif intérêt; tous s'assirent en cercle autour d'un large foyer. L'intéressante Zénaïde, portée successivement du sein de Moïna aux bras de son père, souriait à l'un et à l'autre, et semblait verser par ses caresses la coupe du bonheur sur ces époux vertueux.

Déjà la foule curieuse s'était dis-

Bayerische Staatsbibliothek München

persée, les parens les plus proches étaient assis à table. Moïna, dont le cœur était si plein de bonheur, savait encore donner son attention à l'apprêt du souper. Je regrettais que mes compagnons de voyage ne fussent pas arrivés, lorsqu'on entendit frapper à la porte. Je reconnus d'abord la jeune Clore aux caresses dont la comblèrent les deux amans. Elle nous annonça l'arrivée de plusieurs étrangers qu'elle avait devancés.

Je me plaçai à côté de mes

compagnons de voyage, auxquels je racontai en peu de mots ce que je venais d'apprendre. Ils furent satisfaits de mon récit, et me félicitèrent de l'idée que j'avais eue de quitter la grande route pour les rendre témoins à leur tour de ce spectacle de bonheur.

On se leva de table, on courut à l'église : les deux amans, depuis long-temps époux, le devinrent encore au pied des autels. Je me retirai dans la pièce qu'on m'avait destinée.

La bizarrerie de cette aventure, la force de raison que j'admirai dans ces deux jeunes gens, la beauté touchante de Moïna, l'harmonie qui régnait dans cette famille d'heureux villageois me frappèrent vivement. Pendant la nuit, il me sembla entendre une voix secrète qui me criait : « Où vas-« tu, insensé? Pourquoi courir « au loin chercher le bonheur? « La nature l'a placé près de toi; « il est sous ta main, comme le « lait restaurant du sein mater-

« nel se trouve sous la main de « l'enfant qui vient de naître : in- « dépendant des événemens ex- « ternes, il est la récompense de « celui qui écoute ma voix : Sois « bon, et tu seras heureux. »

Nous devions partir à l'aube matinale, mais je ne pus résister au désir de revoir encore nos nouveaux époux.

Cette famille fortunée nous accompagna jusqu'au rocher des Souvenirs. Je jetai un dernier regard sur le moulin, dont on avait

réparé le toit; mes yeux rencontrèrent ceux de Moïna et de son amant; je les embrassai encore, et nous partîmes. Nous partîmes, nous quittâmes l'asile de l'innocence et de la paix. J'ai passé le mont Cenis, et me voici jeté avec la Doire dans cette fameuse Italie, théâtre de tant de combats et de désastres.

Sans doute c'est un funeste don que celui d'un terroir fertile et d'un climat enchanteur : il appelle le tumulte et les alarmes,

tandis que l'amant de Moïna vit
heureux au sein de la médiocrité
dans les rochers de Bramans.

FIN.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

continuer de faire ac[illegible]a-
dérables encore au moins peu-

pôt sur les boissons, l'avoir reçu
différentes, modifié d'un côté,
autre, parut enfin la loi du 24 av
maintint avec les *exercices*, ma
de ceux à qui la PRUDENCE, L'AMO
que les hommes éclairés ont

DE LA PAIX, LA CRAINTE DE CONTRA
GOUVERNEMENT, *étaient inconn*
assujétis ne se conformèrent pas
dès ce moment, parce que sans

se plaint aujourd'hui avec rai-
es rapports.
heureuse révolution qui s'est opé-
e nos princes légitimes, et quel-
soit la perspective vers laquelle
tout le monde un peu sensé est
devons continuer de faire des sa-
dérables encore au moins peu-

con

acc

sous

en g

TR

26. Ju

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Joseph

Moina ou la Villageoise du Mont Cenis

Paris 1814
P.o.gall. 312
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10089040-2